

BERNARD GARNIER

Petit garçon, il faut tenir !

Pour quoi ? Comment ? Jusqu'où ?



Bernard Garnier

Petit garçon,
il faut tenir !

Pour quoi ? Comment ? Jusqu'où ?

© Bernard Garnier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4105-9

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Photo Pauline Garnier

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien »
(Socrate)*

*« J'aime les gens qui doutent »
(Anne Sylvestre)*

Avant-propos

Il y a des moments propices à l'introspection. La période de confinement liée à l'épidémie du COVID-19 m'en a donné l'occasion.

Au fil des années, j'ai pris l'habitude de prendre des notes à partir de situations vécues, de lectures, d'échanges, de réflexions qui ont marqué mon cheminement.

Profitant du confinement, je me suis plongé dans la relecture de mes cahiers, dont certains ont été écrits il y a plusieurs dizaines d'années. Une page datant du début des années 2000 a retenu mon attention. Elle portait le titre suivant : « les petites phrases marquantes de ma vie ». Vingt ans après, ces lignes écrites spontanément résonnent encore fortement en moi. C'est la question du *sens* qui transparait.

Je me suis donc emparé de cette matière première pour approfondir ce qui se cachait derrière ces mots. C'était en quelque sorte une façon de retrouver des traces de mon passé et les nombreux questionnements qui m'ont accompagné tout au long de mon existence : comment prétendre vouloir « changer le monde » sans prendre le recul nécessaire sur ce que je veux vraiment au plus profond de moi-même ? Comment agir avec conscience et lucidité pour ne pas être emporté par une fébrilité qui aveugle et qui ne laisse pas de place à la nécessaire vacuité ? Quel regard porter sur l'injustice, la souffrance de l'autre ou sur le tragique de l'existence ? Peut-on accepter ce qui fait mal sans être résigné et fataliste ? Peut-on être vraiment dans le monde et non enfermé dans son monde ? Comment espérer dans un monde frappé par de lourdes menaces ?

Ces questions montrent combien l'engagement politique et social distillé par mon éducation familiale a imprégné toute mon existence. Et puis, je ne peux passer sous silence mon métier d'enseignant et les leçons que m'ont inspirées mes élèves à partir de leurs interrogations sur la finalité de l'économie, le sens du progrès technique, l'évolution des sociétés et plus particulièrement l'avenir de la planète.

Il y a aussi les écrits de celles et ceux, connus ou peu connus, qui ont guidé ma réflexion : écrivains, politiques, sociologues, philosophes, chercheurs spirituels.

À ce propos, je me dois de signaler que les nombreuses références à l'enseignement spirituel d'Arnaud Desjardins¹ témoignent de la profonde gratitude que je lui porte.

Enfin comment ne pas terminer ce tour d'horizon sans faire allusion à ces « conquérants de l'inutile » qui parcourent les sentiers et les sommets des montagnes que j'aime tant ?

« Petit garçon, il faut tenir malgré la tempête », ce que j'ai considéré comme une injonction paternelle illustre assez bien le cheminement que je décris dans les pages suivantes.

Tenir bon. Dans quel but ? Comment ? Jusqu'où ?

Tenir, sans se crisper, pour se sentir de plus en plus libre et finalement en paix avec soi-même et avec les autres.

Sur mon lit d'hôpital

Mai 2012

Allongé dans mon lit d'hôpital, je contemple la nuit qui petit à petit enveloppe la ville de son sombre manteau. Les lanternes du boulevard viennent de s'allumer, le flot des voitures ralentit, les piétons se font de plus en plus rares. Seul le balai régulier du gyrophare des ambulances vient perturber le calme de la rue.

Je ressens un profond sentiment de calme, de paix, de vastitude. Un mot me vient à l'esprit, le vide. Est-ce le regard porté vers l'horizon qui provoque en moi cet étrange sentiment de vide, vide qui en même temps me fait peur et m'attire ? Ou bien ce calme qui s'installe en moi ?

À bien réfléchir, je suis en train de lâcher prise, l'hospitalisation m'a obligé à mettre fin à mon activité frénétique. Les proches amis de la mairie que je rencontre régulièrement tous les jeudi midi au restaurant me surnomment « la souris atomique ». Il faut dire que j'arrive au repas souvent avec retard, un papier à la main sur lequel figure une longue liste de points à étudier.

Je peux enfin goûter à la liberté de ne rien faire !

« Petit garçon, il faut tenir ! »

Il y a de nombreuses années, à l'occasion d'un travail thérapeutique, il m'a été demandé de m'imaginer à l'âge de sept ans, « l'âge de raison ». Une image accompagnée d'une parole m'est venue spontanément à l'esprit, celle d'une petite flamme, fragile, vacillante, prête à s'éteindre. « *Petit garçon, il faut tenir malgré la tempête* », c'est la voix de mon père que je croyais entendre. C'est la voix du devoir, celle de mon père qui me disait souvent « *Pour être un bon syndicaliste, il faut être un bon ouvrier.* »

Mon père m'a toujours inspiré un profond respect. Très jeune, à l'âge de 14 ans, il entre à l'arsenal d'Indret comme apprenti chaudronnier. Il milite à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Puis il fera partie de ces syndicalistes qui ont œuvré pour la déconfessionnalisation de la CFTC qui deviendra la CFDT. Engagement qui se poursuivra, en compagnie de sa femme, dans le syndicalisme familial avec la naissance de la Confédération Syndicale des Familles dont il deviendra un des principaux animateurs. Tout naturellement, dès sa fondation, il adhère au Parti Socialiste Unifié auquel j'adhérerai en 1974 quand il quittera le PSU pour rejoindre le Parti Socialiste avec Michel Rocard. Le papa quitte le parti, le fils y prend sa carte ! Nos discussions souvent passionnées n'entamaient en rien une profonde complicité.

En 1977, mon père a soixante ans, il prend sa retraite après avoir passé plus de quarante-cinq ans à l'arsenal. C'est l'époque où la gauche conquiert beaucoup de mairies. Il s'engage alors dans la campagne des élections municipales à La Montagne dont il deviendra le premier adjoint. Une vingtaine d'années plus tard, en 1989, je rejoindrai à mon tour le conseil municipal de Saint-Nazaire. À cette occasion, il me confiera, non sans une certaine émotion, son écharpe tricolore : la transmission de l'héritage militant est assurée !

Je lui suis reconnaissant de m'avoir inculqué une ligne de conduite que j'ai résumée par ces quelques mots : « *Petit garçon, il faut tenir.* » Je le répète, mon père ne s'est jamais adressé exactement à moi dans ces termes mais, revisitant mon passé, c'est cette phrase qui m'est venue spontanément à l'esprit. Elle exprimait la direction que mon père m'indiquait de suivre, dès mon plus jeune âge. Ce précepte est noble mais ce sens du devoir est cependant lourd à porter pour un enfant de sept ans.

Mon père était considéré comme un homme droit, intègre, sérieux et généreux. C'était un militant qui avait foi en l'homme, une foi aussi alimentée par son engagement à l'Action Catholique Ouvrière. À plusieurs occasions, j'ai pu constater combien il était apprécié par ses collègues de travail, par les militants qu'il côtoyait et par les nombreux habitants de la commune dont il était le premier adjoint. Combien de fois ai-je entendu que « *Monsieur Garnier était un homme bien qui savait rendre service.* » Ma mère avec laquelle il partageait ses projets et ses soucis n'en était pas peu fière !

Jean Garnier, le militant, était aussi attentif à sa famille même s'il en était souvent absent. À part le balai et le torchon-vaisselle, il ne participait guère aux travaux ménagers - question de génération - mais il avait le souci d'améliorer le confort de la maison. Il était bon bricoleur - d'ailleurs assez maniaque - et entretenait son jardin avec ardeur et bonheur. Tout gamin, il m'a transmis les bases du bricolage au point de me laisser une place sur son établi avec mes propres outils offerts un jour de Noël.

Ces dernières années, lors de mes visites à la maison de retraite où se trouvait ma mère, certains pensionnaires avaient coutume de me dire que j'étais le portrait de mon père. Comparaison élogieuse mais aussi pesante.

L'éducation que j'ai reçue a été très marquée du sceau de la morale républicaine et chrétienne. Rappelons-nous, « Pour être un bon syndicaliste, il faut être un bon ouvrier ! » J'étais un petit garçon gentil, serviable, qui voulait bien faire. Je travaillais bien à l'école, j'étais enfant de chœur à l'église ; au sein du mouvement catholique pour enfants « Les Cœurs Vaillants » ou en colonie de vacances, j'étais considéré comme étant un « bon élément ». Très jeune, je suis tombé dans la marmite de la politique. Tout gamin, avec mon papa, à la tombée de la nuit, je distribuais dans les boîtes aux lettres du quartier les tracts du PSU ou de la CSF. J'ai commencé ma première manifestation en 1958 quand avec quelques copains, nous avons défilé dans les rues du quartier en criant « À bas De Gaulle. »

Apprenant cela, mon père m'a interdit de recommencer. Sur le coup, je suppose que je n'ai probablement pas saisi le sens de son interdiction. Il faut dire que mon père était farouchement opposé à la Constitution de 1958 adoptée par 80% des Français.

Plus tard, je me souviens de la fierté de mon père lorsqu'il me disait avoir étudié de près le texte de la Constitution ; il me montrait alors tel ou tel article qu'il contestait. C'est aussi à cette époque que j'ai découvert le nom de Pierre

Mendès France que mon père me présentait comme un homme politique intègre.

Adolescent, je me suis engagé dans la JOC où j'ai assumé assez vite d'importantes responsabilités. À vingt ans, dans l'effervescence révolutionnaire post-soixante-huitarde de l'Université, j'ai découvert le marxisme et pris mes distances avec l'Eglise ... J'ai alors traversé une période difficile marquée par de grandes interrogations sur mon avenir.

Vinrent ensuite le mariage avec Thérèse, le service militaire - une drôle d'année dans tous les sens du terme -, les grandes luttes écologiques, les premiers pas dans le métier d'enseignant et le syndicalisme, la naissance de nos deux filles jumelles et un peu plus tard au cours de la quarantaine, un engagement plus affirmé dans la politique qui m'a conduit à occuper un siège au conseil municipal de Saint-Nazaire durant vingt-cinq ans.

En quelques mots, une vie bien remplie, « au service des autres », avec en point de mire le changement de société. Le rythme de vie ne laissait pas beaucoup de place au vide mais heureusement il y avait les vacances, pour la plupart du temps passées en montagne et les bons moments passés en famille ou avec les amis. Consciemment et à la fois inconsciemment, j'avais intériorisé la ligne de conduite dictée par mon père : je faisais mon devoir, il fallait tenir, ne rien lâcher. Pas question de louper un rendez-vous, une réunion, une manifestation ou une inauguration. Au moment de la naissance de nos deux filles, outre mes activités professionnelles, syndicales et politiques, le suivi du chantier de construction de notre maison, je me suis payé le luxe de reprendre un troisième cycle d'études en sciences économiques et ensuite, de m'engager comme candidat "alternatif" dans une campagne législative sous l'étiquette "Solidarités - Ecologie - Autogestion".

Malgré cette frénésie d'activités, je tenais à conserver des moments privilégiés avec mes deux fillettes. Enfin, je dois une immense reconnaissance à ma femme qui a supporté si longtemps l'agitation de son mari.

En relisant les notes de mes carnets, j'observe que le souhait de me poser revient régulièrement. Perception exagérée, déformée ? En tout cas, le corps enregistre et signale plus ou moins confusément des situations douloureuses, des nœuds, des tensions. C'est un indicateur indiscutable. En effet, pendant une vingtaine d'années, mon corps a ainsi parlé : lumbagos fréquents, maux de tête, douleurs d'estomac tenaces, angoisses inexplicables. On pourrait certes y déceler une tendance à l'hypocondrie inscrite dans mes gènes ou une fragilité organique.